LA DOUBLE IMAGE D'ALEXANDRE LE GRAND À ROME

— essai d'une explication politique —

PAR

PETRE CEAUŞESCU

Quand Mahomet II s'érigeait, après la conquête de Constantinople, en successeur d'Alexandre le Grand, il ne faisait rien d'autre que de s'intégrer dans la longue série de conquérants (ou bien de ceux qui aspiraient à le devenir), dont l'esprit avait été hanté par le souvenir du roi macédonien. Mais si au crépuscule du Moyen Age une telle ambition pouvait paraître une simple étiquette dénuée de tout sens politique pratique, il n'en fut pas toujours ainsi : l'Antiquité dominée par le fantôme du grand conquérant en excluait toute gratuité et rendait le masque d'Alexandre lourd d'implications politiques majeures [1].

Dès qu'ils furent en mesure de mener une politique dépassant les bornes de la péninsule italique, les Romains n'échappèrent point à la fascination exercée par le souvenir d'Alexandre : en train de reprendre les projets expansionnistes de celui-ci, ils en furent également séduits. Les grands chefs militaires de Rome, Scipion et Pompée, se réclamèrent du roi macédonien. Mais, fait bizarre à première vue, nombre de Romains n'éprouvaient pas un enthousiasme particulier à l'égard d'Alexandre et, implicitement, à l'égard de ceux qui prétendaient en être les successeurs spirituels. En effet, la première *imitation* romaine d'Alexandre, celle de Scipion, avait mal tourné, tandis que Pompée, qui s'était arrogé le surnom de *Magnus*, avait suscité la réaction des cercles sénatoriaux, qui y voyaient le danger de la tyrannie [2].

D'autre part, si l'on examine les sources littéraires de l'époque romaine concernant Alexandre, on y constate parfois une réserve, voire une haine (surtout dans les sources latines), qui se substituent aux éloges prodigués par la tradition littéraire grecque. Serait-ce simplement un aspect de la *jalousie* éprouvée généralement par les Romains à l'égard

---

[1] Crit. Imbr., 1, 5, 1. V. Makuscev, *Monumenta Historica Slavorum Meridionalium*, I, Varsaviae, 1874, p. 297. N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV-ème siècle*, Seconde série, Paris, 1899, p. 498. N. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, II, Gotha, 1909, p. 40.

[2] Quant à l'état actuel des questions, nous renvoyons à la dissertation de O. Weippert, *Alexander-Imitatio und römische Politik in republikanischer Zeit*, Augsburg, 1972, où la bibliographie est abondamment commentée. L'ouvrage de D. Michel, *Alexander als Vorbild für Pompeius, Cäsar und Marcus Antonius, Archäologische Untersuchungen*, Bruxelles, 1970, est très utile à consulter, comme aussi celui de P. Treves, *Il mito di Alessandro Magno e la Roma di Augusto*, Milano-Napoli, 1953. La dissertation de F. Weber, *Alexander der Grosse im Urteil der Griechen und Römer bis in die konstantinische Zeit*, Giessen, 1909, est toujours particulièrement utile pour la documentation.

StCl. XVI, 1974, p. 153–168, Bucureşti

des Grecs, dans ce cas-là à l'égard de celui qui avait anticipé leurs propres desseins expansionnistes? La violence verbale particulière et la passion, qui pourrait parfois paraître *excessive*, empruntées par certains écrivains romains dans leurs diatribes contre Alexandre excluent de toute façon les griefs d'ordre moral formulés par ceux-ci, comme aussi la *jalousie*, en tant qu'arguments réels.

La discussion autour d'Alexandre avait commencé à Rome avec une vivacité et un acharnement particuliers en pleine crise de la république et au début de l'époque impériale, alors que les Romains étaient aux prises avec les mêmes problèmes et, partiellement, dans les mêmes territoires que jadis Alexandre. Il était donc naturel que les nouveaux maîtres portassent intérêt à celui qui avait, quelques siècles auparavant, dominé les mêmes territoires et les mêmes peuples. Assurément, les Romains qui manifestaient leur hostilité à l'égard d'Alexandre avançaient contre celui-ci des griefs d'ordre plutôt moral : la démesure s'emparant du roi au moment où il se trouvait au sommet de sa gloire aurait engendré un déséquilibre mental, qui poussa finalement le Macédonien à boire, à vivre contrairement aux usages de sa patrie, à s'aliéner ses compagnons d'armes, à adopter les mœurs barbares et à se marier à une étrangère barbare. C'est ainsi qu'Alexandre, loin de remplir le rôle civilisateur d'un véritable roi hellénique, devint l'esclave de sa propre gloire et fut en réalité un fléau de l'humanité, un criminel, un tyran, un fou. Voici des arguments susceptibles de provoquer l'indignation d'un Romain conscient de sa mission civilisatrice ou bien celle d'un stoïcien, que tout excès dérangeait. En fait, les Romains avaient embrassé l'idée qu'Alexandre, en dépit de sa gloire et de ses richesses, était en réalité plus pauvre que les philosophes dignes de ce nom, à savoir Socrate et Diogène, beaucoup plus riches par leur savoir : c'est ainsi que s'exprimaient un Cicéron (*Tusc.*, 5, 32, 91), un Sénèque (*De ben.*, 5, 4, 3—4. 5, 6, 1. Cf. *Epist.*, 119, 7. 113, 29—31) et un Marc Aurèle (8,3). Que Cicéron n'épargnât point *l'insolent immodéré* (au moins dans ses œuvres d'après 48) [3], que Tite Live se flatât d'avoir *prouvé* la supériorité morale de la puissance romaine par rapport à celle d'Alexandre [4], que Sénèque le Rhéteur mît en évidence la *démesure* du conquérant [5], que Sénèque le Philosophe adoptât le ton le plus véhément contre *le brigand et le destructeur des nations* [6], que Lucain surenchérît en maudissant *l'insensé rejeton de Philippe et le brigand heureux* [7], que Tacite mît en paral-

[3] F. Weber, *op. cit.*, pp. 43—45.

[4] Cf. Oros., *Adu. pag.*, 5, 22, 3. 3, 15, 10. Cet endroit de Tite Live a suscité maintes discussions et commentaires, parmi lesquels nous rappelons : L. Alfonsi, *Sul passo liviano relativo a Alessandro Magno*, Hermes, 90(1962), pp. 505—506, H.R. Breitenbach, *Der Alexander-Excurs bei Livius*, Museum Helveticum, 26 (1969), pp. 146—157. A. Michel, *La philosophie politique à Rome d'Auguste à Marc Aurèle*, Paris, 1969, p. 175. O. Weippert, *op. cit.*, p. 201.

[5] Sen., *Suas.*, 1.

[6] *De ben.*, 1, 13. Cette attitude fut constante chez Sénèque. Cf. M. Eicke, *Veterum philosophorum qualia fuerint de Alexandro iudicia*, Rostock, 1909, p. 26 sqq. Quant à l'attitude traditionnelle stoïcienne à l'égard de la mémoire d'Alexandre cf. J. Stroux, *Die stoische Beurteilung Alexanders des Grossen*, Philologus, 88 (1933), pp. 222—240.

[7] Lucan., 10, 20—30. En ce qui concerne l'image d'Alexandre chez cet auteur cf. J. Brisset, *Les idées politiques de Lucain*, Paris, 1964, pp. 208—209. Cf. P. Christensen, *Alexander der Grosse bei den römischen Dichtern*, N. Jahrb. f. d. kl. Alt., 7 (1909), I. Abt., p. 130. M. Schanz, *Römische Literaturgeschichte* [3], 2, 2, § 391.

lèle Alexandre et Germanicus à l'avantage de celui-ci[8], que Marc Aurèle, plus modéré dans le ton, se demandât simplement à quoi bon l'action d'Alexandre si tout est régi inexorablement par la nature éternelle, qui réduit tout, sans distinction, à la poussière[9], qu'Aelius Aristide envisageât dans le cas d'Alexandre le revers de la médaille et reprît le motif de la supériorité de l'Empire romain sur celui d'Alexandre[10], qu'Orose s'inspirât de Tite Live dans ses considérations à l'égard d'Alexandre[11], n'importe le contexte et le ton, tous ces écrivains, Romains par l'esprit, même s'ils ne l'étaient pas tous par la langue, se rencontraient sur ce point : Alexandre, malgré la grandeur de ses actions militaires, n'était guère comparable à un chef romain, ne convenait point à la mentalité romaine.

Une question s'impose pourtant : pourquoi un tel acharnement contre un roi disparu depuis si longtemps ? Pourquoi un Macédonien, qui n'avait pratiquement pas eu des rapports avec Rome, avait-il suscité une réaction si passionnée ? Nous nous contenterions des simples arguments moraux des contemporains, si un certain nombre de faits d'ordre politique ne suggéraient pas des analogies et des rapports qui ne sauraient aucunement être fortuits. Tout d'abord, si l'opinion des cercles sénatoriaux de Rome était franchement hostile à la mémoire d'Alexandre (les noms que nous venons de citer se rattachaient aux cercles sénatoriaux), les chefs romains qui s'étaient heurtés au Sénat (nous mentionnons à titre d'exemple les noms de César, Antoine, Caligula et Néron) furent en même temps des admirateurs, voire des *imitateurs* fervents du grand conquérant. Voici un indice évident que la dispute autour d'Alexandre n'était en réalité pas limitée au cadre purement moral, littéraire ou philosophique. C'est justement l'aspect politique de l'hostilité manifestée par les cercles sénatoriaux et traditionalistes de Rome contre Alexandre que nous essayerons de déceler. Il faut préciser qu'une explicaton à teinte politique a déjà été avancée, à savoir que le roi macédonien symbolisait le *despotisme*, motif d'horreur pour les Romains[12]. Pourtant une telle explication nous limiterait simplement à la répétition d'un grief déjà lancé par les Anciens contre Alexandre. D'autre part, dans ce contexte, la notion de despotisme est trop vague. En somme, il n'est pas trop utile de nous attarder sur l'analyse de ce terme en soi, mais, au contraire, on pourrait en tirer parti en déterminant les traits concrets de la *tyrannie* d'Alexandre dans la vision romaine et partant d'en discerner la signification politique.

Si nous envisageons dans l'ensemble la démonstration de Tite Live dans la célèbre digression relative à Alexandre (9,17–18) — celui-ci aurait été, selon l'historien, certainement écrasé dans un éventuel conflit

---

[8] *Ann.*, 2, 73. Cf. R. Syme : « the artifice is patent, the laudation grotesque in its disproportion » (*Tacitus*, Oxford, 1958, p. 492). G. Aalders, *Germanicus und Alexander der Grosse*, Historia, 20 (1961), pp. 382–384. I. Borzsák, *Das Germanicusbild des Tacitus*, Latomus, 28 (1969), p. 588 sqq. idem, *Zum Verständnis der Darstellungskunst des Tacitus*, Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae, 18 (1970), pp. 279–292.

[9] 3, 3, 3. Cf. aussi 6, 24. 8, 3. 1. 2, 29, 7. 10, 27. 2. V. F. Weber, *op. cit.*, p. 75.

[10] *Rhet.*, 1, 162. Cf. Aelius Arist., *Enc. Romae*, 24–27.

[11] Oros., *Adu. pag.*, 3, 20, 10–13.

[12] E. Schwartz, *Quintus Curtius Rufus*, RE, 4, col. 1880–1881 = Idem, *Griechische Geschichtsschreiber*, Leipzig, 1957, pp. 170–171.

avec Rome, à cause de la supériorité morale de celle-ci — la place centrale de l'argument concernant la conversion du Macédonien aux usages barbares ne fait aucun doute : c'est justement cette conversion qui aurait rendu impossible la victoire macédonienne dans une éventuelle confrontation armée avec Rome, puisque les Romains auraient eu à faire non pas à un roi hellénique (donc à un roi *civilisé*, comparable aux chefs romains), mais bien à un roi perse, foncièrement inférieur aux chefs romains : *et loquimur de Alexandro nondum merso secundis rebus, quarum nemo intolerantior fuit, qui si ex habitu nouae fortunae nouique, ut ita dicam, ingenii, quod sibi uictor induerat, spectetur, Dareo magis similis quam Alexandro in Italiam uenisset et exercitum Macedoniae oblitum* **degenerantemque** *iam in Persarum mores adduxisset*[13]. Or, si nous nous maintenons, pour l'instant, au niveau de la terminologie, nous constatons que le terme *degenerare*, essentiel dans ce contexte, fut repris par d'autres auteurs, toujours en relation avec Alexandre, dans les mêmes circonstances. La version abrégée par Justin de l'ouvrage de Trogue Pompée en fait également mention : *inter haec indignatio omnium totis castris erat, a Philippo illum patre tantum* **degenerasse**, *ut etiam patriae nomen eiuraret, moresque Persarum assumeret, quos propter tales mores uicerat* (12, 4, 1). Quinte Curce, dont l'œuvre se place aussi dans la première moitié du premier siècle (la date exacte n'est pas forcément révélatrice pour notre démonstration), en fait de même mention dans les discours attribués à Callisthènes (... *ipse enim peteret ne in peregrinos ritus* **degenerare** *se cogeres*... —8, 5, 14) et à Coenus (*uestem Persicam induimus, quia domestica subuehi non potest*; *in externum* **degenerauimus** *cultum* — 9, 3, 10). Voici donc un cliché largement appliqué, selon toute vraisemblance, à Alexandre dans certains milieux romains. Or, abstraction faite du terme proprement-dit de **degenerare**, le grief concernant la conversion d'Alexandre à la *barbarie* figure pratiquement dans la majeure partie des œuvres citées auparavant. Faisons-en le point : Sénèque en fait usage pour prouver les maux de la colère, surtout dans le cas des chefs d'Etat : *haec barbaris regibus feritas in ira fuit, quos nulla eruditio, nullus litterarum cultus inbuerat : dabo tibi ex Aristotelis sinu regem Alexandrum, qui Clitum carissimum sibi et una educatum inter epulas transfodit manu quidem sua, parum adulantem et pigre ex Macedone ac libero in Persicam seruitutem transeuntem* (*De ira*, 3, 17, 1). Lucain, à part les invectives extrêmement violentes, accuse Alexandre d'avoir quitté à jamais sa patrie et abandonné la spiritualité grecque, symbolisée dans ce contexte par Athènes : *Macetum fines latebrasque suorum / deseruit uictasque patri despexit Athenas*... (10, 28—29). Ps. Aelius Aristides ne se laisse guère éblouir par l'aspect spectaculaire des campagnes d'Alexandre, mais tout en envisageant les résultats, il en constate *objectivement* l'abaissement du roi aux mœurs *barbares* :... οἷον εἰ τὸν 'Αλέξανδρον ἐπαινοῦντες τὰς μὲν λοιπὰς πράξεις αὐτοῦ ἐξηγοίμεθα ὡς διέβη τὸν Γράνικον, ὡς μέχρι Κιλικίας προῆλθεν, ὡς τὰ μέχρι τοῦ 'Ωκεανοῦ πάντα ἔθνη κατεστρέψατο, παραλείποι μὲν δὲ τὴν Κλείτου ἀναίρεσιν καὶ τὴν περὶ πότους αὐτοῦ σπουδὴν καὶ ὅτι Μηδικὴν ἐσθῆτα μετεμφιέσατο καὶ προσκυνεῖσθαι ὁμοίως τῷ Περσῶν βασιλεῖ ἠξίου

[13] 9, 18, 1—3. Cf. 22, 14, 6. 38, 17, 12: *Macedones... in Syros, Parthos, Aegyptios degenerarunt.*

καὶ ὅσα τοιαῦτα ἦν αὐτῷ (Rhet., 1, 162). Valerius Maximus, malgré son attitude assez bienveillante à l'égard d'Alexandre, se joint à cette opinion, en mettant en exemple la *superbia* et l'*insolentia* du roi macédonien (d'ailleurs invoquées très souvent par les écrivains romains à l'égard d'Alexandre), par le biais de la conversion de celui-ci à l'orientalisme : *Alexandri regis uirtus ac felicitas tribus insolentiae euidentissimis gradibus exultauit. Fastidio enim Philippi Iouem Hammonem patrem asciuit, taedio morum et cultum Macedonici uestem et instituta Persica adsumpsit, spreto mortali habitu diuinum imitatus est et nec fuit ei pudori filium, ciuem, hominem dissimulans* (9, 5 *ext.* 1).

Cette identité d'idées, saisissable non seulement dans le contenu, mais aussi au niveau de la terminologie, impose à l'historien moderne la question déjà formulée au début de cette étude: est-ce que ce fut le nom seul d'Alexandre qui inspira une telle haine aux Romains traditionalistes, ou bien ce nom avait-il une résonance qui, franchissant les limites de la morale et de l'idéologie, pénétrait dans le domaine de la politique?

Selon Suétone, Marc Antoine avait lui aussi *dégénéré* dans des circonstances pareilles qu'Alexandre : ... **degenerasse** *eum a ciuili more...* (*Diu. Aug.*, 17, 1). Le fait est particulièrement significatif dans le cas d'Antoine, d'autant plus qu'il fut un imitateur fervent d'Alexandre (ce qui est largement confirmé par les sources anciennes). Nouveau Dionysos, Nouveau Soleil, apparenté à Hercule (selon une généalogie établie par lui-même), Antoine prétendait s'identifier aux mêmes divinités qu'avait adorées Alexandre [14]. Mais cette simple constatation ne serait pas forcément révélatrice en soi, si les milieux politiques de Rome hostiles à Antoine n'avaient pas accordé une importance particulière aux sympathies religieuses de celui-ci. En effet, le sens des tendances religieuses d'Antoine deviennent plus claires encore quand on constate qu'outre les analogies établies par les Romains entre les deux personnages (Sen., *Suas.*, 1, 5—7. Sen., *Epist.*, 83, 23—25), les griefs lancés contre Alexandre avaient été appliqués tels quels à Antoine. Ce fut l'amour du luxe et la débauche (*luxus*, *luxuria*, *luxuriari*) [15] et la passion du vin (*ebrietas*) [16] qui provoquèrent la démence de ces deux personnages (*uesanus*, *dementia*, *furor*, *furibundus*)[17]. Par conséquent, les deux oublièrent leur patrie (*patria oblita*) [18], les mœurs saines de leurs parents (*patrios mores subuertisse*)[19], en adoptant les habi-

[14] Quant au désir et à l'ambition de Marc Antoine d'imiter Alexandre, voir O. Weippert, *op. cit.*, D. Michel, *op. cit.*, P. Ceaușescu, *Caligula et le legs d'Auguste*, Historia, 22 (1973), pp. 269—283.

[15] *Alexandre* : Curt., 6, 6. Iustinus, 12, 3. *Antoine* : Sen., *Epist.*, 83, 24. Liv., *Epit.*, 130. Plin., *N.H.*, 8, 9, 3—5.

[16] *Alexandre* : Liv., 9, 18, 5. Curt., 6, 2, 1. 8, 4, 30. Sen., *Epist.*, 82, 23. *Antoine* : Plut., *Ant.*, 29. 60. Hor., *Carm.*, 1, 37, 7—8. Plin., *N.H.*, 14, 128. Cass. Dio, 50, 5, 3. Strabo, 17, 10 (796). Sen., *Epist.*, 82, 23.

[17] *Alexandre* : Sen., *De ben.*, 1, 13, 3. 2, 16, 1. *Q.N.*, 6, 32, 2. *Epist.*, 94, 62. *Lucan.*, 10, 20—21. Iustinus, 12, 6. *Antoine* : Florus, 4, 11, 1. Hor., *Carm.*, 1, 37, 12. 4, 15, 17. Vell., 2, 66, 4. (Cf. Suet., *Cal.*, 50, 2. Sen., *De ben.*, 2, 12, 2. *Cod. Theod.*, 7, 16, 2 (anno 410) : *tyrannici furoris et barbaricae feritatis occasio...*).

[18] *Alexandre* : Iustinus, 12, 4. Lucan., 10, 20. *Antoine* : Florus, 4, 11, 3.

[19] *Alexandre* : Iustinus, 12, 3, 5. Sen., *De ira*, 17, 1. Curt., 8, 7. *Antoine* : Cass. Dio, 50, 6, 1 ; 5, 1—2 ; 24, 6—7 ; 25, 3 ; 26, 5 ; 27, 1. 51, 9, 5—6. Plut., *Ant.*, 33.

tudes des barbares (*peregrini et externi mores*)[20] et les usages monarchiques de l'Orient (en changeant de costume [21], en se faisant aduler [22], en se mariant à des femmes barbares [23] et en se faisant vénérer en tant que dieux par le moyen des fausses généalogies qui les rattachaient à diverses divinités — c'est l'historiographie d'époque romaine qui en faisait un grief grave [24]). C'est ainsi que les deux devinrent en réalité les esclaves de leur propre gloire, ce qui les réduisit à la condition des vaincus, en dépit de leurs victoires militaires [25]. Nombre de soldats qui les avaient accompagné en avaient suivi l'exemple en acceptant la conversion à la *barbarie orientale* (*orientalis barbaria*), d'autres réagirent *honnêtement* en refusant un tel *abaissement* [26]. Les sources romaines de l'histoire d'Alexandre mettent en évidence justement le refus des Macédoniens de se ralier à leur roi, dont le comportement les réduisait pratiquement à la condition d'esclaves. Il s'agit en réalité d'un grief contre Antoine, devenu lui-même l'esclave d'une femme *barbare*. Dans les deux cas, c'est la *libertas*, si chère aux cercles sénatoriaux, qui y est invoquée, contre la servitude, blâmée tant par les Macédoniens *honnêtes*, que par les porte-parole des milieux sénatoriaux. En effet, Quinte Curce attribue à Callisthène, champion de la *pureté* macédonienne, le titre de *uindex libertatis* (*aequis auribus Callisthenes, ueluti* **uindex publicae libertatis** *audiebatur* — 8, 5, 20). Or ce terme, sans équivalent dans le vocabulaire politique grec (cf. la traduction grecque des *Res gestae* 1, 1), fut adopté à l'époque d'Auguste, afin de rendre légitime la guerre contre Antoine et Cléopâtre : *rem publicam a dominatione factionis oppressam in libertatem uindicaui* [27]. D'autre part, bien que le terme *dominatio* désignât la tyrannie en général, en tant que réplique latine du terme grec τύραννις (Cic., *De rep.*, 2, 47. Lyd., *De mag.*, 1, 6), il

---

[20] *Alexandre* : Curt., 6, 6. Iustinus, 12, 4. *Antoine* : Sen., *Epist.*, 83, 24.

[21] *Alexandre* : Liv., 9, 18, 4. Curt., 6, 6, 7. 9, 3, 10. Aelius Arist., *Rhet.*, 1, 162. *Antoine* : Florus, 4, 11, 3. Plut., *Ant.*, 29, 33. Cass. Dio, 50, 5, 2—3. Cf. Suet., *Cal.*, 52.

[22] *Alexandre* : Curt., 6, 6, 3. 8, 5, 14. Liv., 9, 18, 4. Sen., *Suas.*, 1, 6. Aelius Arist., *Rhet.*, 1, 162. Quant à la conception romaine de la proskynèse v. page 12 sq.

[23] *Alexandre* : Curt., 8, 4, 30. Iustinus, 13, 2. *Antoine* : Verg., *Aen.*, 6, 688. Cass. Dio, 50, 1. Cf. note 19. Hor., *Epod.*, 9. 11. Suet., *Nero*, 3, 2.

[24] *Alexandre* : Liv., 9, 18, 4 : *uanitatem ementiendae stirpis*. Curt., 6, 9, 18 : ... *se quidem gratulari, quod in numerum deorum acceptus essem* (la terminologie de ce passage est foncièrement romaine, cf. F. Taeger, *Charisma*, 2, Stuttgart, 1960, 488). 4, 10, 3. 7, 25—26. 6, 6, 1. 8, 1, 42. 8, 5, 5. 8, 7, 1. 8, 7, 8. 8, 10, 15—29. 9, 10, 24. 10, 26. 11, 5, 22. Sen., *Suas.*, 1, 5. Val. Max., 9, 5, *ext.* 1 : ... *spreto mortali habitu, diuinum imitatus est*... Iustinus, 11, 11, 1—6 (cf. Oros., *Adu. pag.*, 3, 16, 12). *Antoine* : Plut., *Ant.*, 4, 1. 36, 7. 60, 4. Sen., *Suas.*, 1, 7. Sen., *Epist.*, 59, 12. App., *B.C.*, 3, 16. 3, 19. Cf. P. Ceauşescu, *op. cit.*

[25] *Alexandre* : Liv., 9, 18, 4. Iustinus, 12, 4, 1. Curt., 8, 7, 1. *Antoine* : Cass. Dio, 50, 4, 5. 50. 27, 1.

[26] Cf. infra page 11.

[27] Cf. Vell., 2, 61, 1 : *torpebat oppressa dominatione Antonii ciuitas*... BMC, I, p. 112, n° 691. Voir le même titre toujours chez Quinte Curce : *soli Athenienses non suae modo, sed etiam* **publicae uindices libertatis**, *colluuionem hominum, quia aegre ferebant, non regio imperio, sed legibus moribusque patriis regi assueti, prohibuere finibus, omnia potius toleraturi, quam purgamenta quondam urbis suae, tunc etiam exilii, admitterent* (10, 2, 6—7). En ce qui concerne le titre de *uindex libertatis* voir Ch. Wirzsubski, *Libertas as a Political Idea during the Late Republic and the Early Principate*, Cambridge, 1968, pp. 103—106. G. Walser, *Der Kaiser als Vindex Libertatis*, Historia, 4 (1955), pp. 353—367. H. Volkmann, *Res Gestae Diui Augusti* [3], Berlin, 1969, p. 10. L'utilisation étrange de ce titre par Quinte Curce a déjà été relevée par H. Berve, mais sans que celui-ci en tirât parti (*Die angebliche Begründung des Königkultes durch Alexander*, Klio, 19(1925), p. 195.

ne se rattachait pas moins à la mémoire d'Antoine, vu qu'Octavien avait attribué à celui-ci le dessein d'asservir Rome à la *domination* de Cléopâtre (à en croire Dion Cassius (50, 5, 1), Antoine appelait Cléopâtre δέσποινα [28]). C'est ainsi que le motif de la *dominatio* de Cléopâtre et d'Antoine revêtit une importance particulière dans la propagande impériale (Vell., 2, 60, 4. 2, 61, 1. Sen., *Suas.*, 6, 10. Florus, 4, 11, 3), ce qui est d'ailleurs confirmé par l'attitude particulièrement hostile d'Auguste quant à l'appellation de *dominus*, que celui-ci rejeta violemment à plusieurs reprises, malgré les instances du peuple (la littérature ancienne en a gardé le souvenir jusqu'à une époque tardive, ce qui prouve à la fois l'importance revêtue par ce fait aux yeux des autorités impériales et son écho large) [29]. Le couple antinomique *dominatio-libertas* devint un lieu commun dans le vocabulaire politique romain, comme aussi *principatus — dominatio* et *princeps — dominus*, vu que le principat était, dans l'acception officielle, l'incarnation et la garantie de la liberté [30]. Dans cet ordre d'idées, il est difficilement croyable qu'un Romain aurait été insensible face au titre *uindex publicae libertatis*, attribué à un personnage de l'époque d'Alexandre [31]. Le rapport avec Octavien et Antoine, qui s'imposait de soi-même, est d'autre part confirmé par le fait que les Macédoniens qui refusaient d'adhérer à la politique d'orientalisation préconisée par Alexandre sont désignés, dans les sources romaines, en tant qu'*hommes libres*. D'ailleurs les mêmes sources mentionnent Alexandre en tant que *dominus* :... *nos uero... occidendi te consilium iniuimus, quia non ingenuis imperare coepisti, sed quasi in mancipia* **dominaris** (Curt., 8, 7, 1),... *miraris si* **liberi** *homines superbiam tuam ferre non possumus* (*ibid.*, 8, 7, 14 — discours de Hermolaüs). Les mêmes termes figurent dans les textes de Sénèque concernant le meurtre de Clitus, qui voulait, tout comme Callisthène et Hermolaüs, conserver sa

---

[28] Cass. Dio, 50, 4, 1—5. 50, 24, 3—25, 1. 51, 27, 5—6. Hor., *Carm.*, 1, 37, 6. *Epod.*, 9, 11. Ouid., *Met.*, 15. 827. Prop., 3, 11, 31. Florus, 2, 21, 2. Eutr., 7, 7.

[29] Suet., *Diu. Aug.*, 53, 1—2. Seru., *Ad Aen.*, 6, 612. Ouid., *Fast.*, 2, 142. Cass. Dio, 55, 12, 2. Philo, *Leg.*, 23, 4. Tert., *Apol.*, 34, 1. Oros., *Adu. pag.*, 6, 22, 4. Lyd., *De magistr.*, 1, 6. Isid., *Orig.*, 9, 3, 17. Même attitude chez Tibère (Suet., *Tib.*, 27. 29. Tac., *Ann.*, 2, 87) (quand il s'agissait de qualifier l'aspect *tyrannique* du principat de Tibère, les Anciens utilisaient le même terme (Suet., *Tib.*, 24, 1)), chez Trajan (Plin., *Pan.*, 83, 5. Mart., 10, 72, 8. Cf. infra note 27. Voir aussi *Pan. Lat.*, 3, 5, 3). Au contraire, les *mauvais* princes étaient désignés en tant que *domini*, ou bien prétendaient d'être appelés ainsi : César (Suet., *Diu. Iul.*, 76, 1. 80, 1 ou bien en tant que *bon* prince Cass. Dio, 43, 17, 2), Auguste (*mauvais* prince dans la vision de Tacite, *Ann.*, 1, 3, 1. 2, 59), Caligula (Suet., *Cal.*, 52. Aur. Vict., 3, 13. 11, 2. 39, 4. Ps. Aur. Vict., 3, 8), Néron (Suet., *Nero*, 35, 5. Cf. Cass. 63, 13, 1—2), Commodus (Aur. Vict., 17, 1), Domitien (Plin., *Pan.*, 52, 7. *Epist.*, 4, 11, 6. Suet., *Dom.*, 13, 1—2. Stat., *Sil.*, 1, 6, 83. 4, praef. Mart., 5, 8, 1. 7, 5, 5. 7, 34, 8. 8, 2, 6. 9, 66, 3. 9, 84, 2. Aur. Vict., 39, 4. Oros., 7, 10, 2. Iord., *Rom.*, 265. Cass. Dio, 67, 13, 4), Dioclétien (Aur. Vict., 39, 4). Les princes romains pouvaient être néanmoins les maîtres des rois vassaux (Cass. Dio, 63, 5, 2 63, 6, 4. Cf. Suet., *Nero*, 13, Tac., *Ann.*, 15, 23—29). L. Friedländer, *Sittengeschichte Roms*⁹, IV, p. 82, L. Wickert, *Princeps*, RE, 22, col. 2127—2135, J. Béranger, *Recherches sur l'aspect idéologique du principat*, Bâle, 1953, p. 36 sqq. P. Ceaușescu, *L'image d'Auguste chez Tacite* (sous presse dans Klio).

[30] A ce point de vue, voir spécialement le Panégyrique de Pline, dont le caractère éminemment officiel fait voir l'importance particulière, idéologique et politique, de ces termes (e.g. *scis ut sunt diuersa natura dominatio et principatus...* — 45,3. Cf. *ibidem*, 2, 3. 55, 7. 4, 64. 88, 1. 7, 6. 85, 2—3. 63, 6. 42, 4. Dion Chrisostome considérait que le chef de l'Empire ne pouvait point être un δεσπότης (*De reg.*, 1—3)).

[31] Voir note 27.

condition d'*homme libre* par son refus d'aduler le roi dominé par la cruauté propre aux barbares et de se convertir aux usages perses : ... *Alexandrum, qui Clitum carissimum sibi et una educatum inter epulas transfodit manu quidem sua, parum adulantem et pigre ex Macedone ac libero in Persicam seruitutem transeuntem* (*De ira*, 3, 17, 1. Cf. Sen,. *Suas.*, 1, 2). Quinte Curce lie la disparition de la liberté à la mort de Clitus :... *post Cliti caedem libertate sublata*... (8, 14, 30). En somme, le principal motif des conjurations contre Alexandre revêt sa pleine évidence, dans la vision romaine sénatoriale au moins, dans les paroles attribuées par Quinte Curce à Hermolaüs : *Persarum ergo, non Macedonum regem occidere uoluimus*... (8, 7, 13. Cf. 6, 6, 10 : *pudere iam sui regem, uictis quam uictoribus similiorem, ex Macedoniae imperatore Darii satrapem factum*). Le texte de Sénèque, que nous venons de citer, est repris presque tel quel, non seulement dans le fond, mais aussi dans les termes, par le même auteur, cette fois-ci par rapport à Caligula : *homo natus in hoc, ut mores liberae ciuitatis Persica seruitute mutaret, parum iudicauit, si senator senex, summis usus honoribus in conspectu principum supplex sibi eo more iacuisset, quo hostes uicti hostibus iacuere; inuenit aliquid infra genua, quo libertatem detruderet. Non hoc est rem publicam calcare, et quidem, licet id aliquis non putet pertinere, sinistro pede? Parum enim foede furioseque insolens fuerat, qui de capite consularis uiri soccatus audiebat, nisi in os senatoris ingessisset imperator epigros suos* (*De ben.*, 2, 12, 2. Cf. Philo, *Leg.*, 116 : ἔνιοι δὲ καὶ βαρβαρικὸν ἔθος εἰς 'Ιταλίαν ἤγαγον, τὴν προσκύνησιν τὸ εὖγε τῆς 'Ρωμαϊκῆς ἐλευθερίας παραχαράττοντες. Cf. Sen., *Suas.*, 1, 2 ; 5—6).

La proskynèse, dont les textes ci-dessus font état, incriminée à Rome, dans les milieux sénatoriaux, en tant qu'attribut du monarque absolu (cf. Plin., *Pan.*, 24, 2 : *non tu ciuium amplexus ad pedes tuos deprimis, nec osculum manu redis*...), avait été imposée par Alexandre aux Macédoniens, comme aussi aux Perses, acte qui avait provoqué une vive réaction de la part des Macédoniens *orthodoxes*. Les sources romaines de souche sénatoriale évoquent ce fait en blâmant l'insolence (*superbia*) d'Alexandre. Tite Live s'y réfère avec indignation (... *desideratas humi iacentium adulationes*... — 9, 18, 4), Quinte Curce de même, tant directement, que par le biais des discours prêtés par lui aux leaders de la fraction puriste de l'armée macédonienne (6, 6, 3. 8, 5, 6. 8, 5, 16—18. 8, 7, 13), comme aussi Trogue Pompée (Justin) (6, 2, 13. 12, 7. 1. 15, 3, 3) : en suivant ces auteurs, la liberté macédonienne était incompatible avec l'adoration du roi[32]. Il en fut de même quant à Antoine, qui rendait cet hommage à Cléopâtre, ce qui permit à Octavien d'en faire un grief (ou bien ce fut Dion Cassius qui le fait dire à Octavien — 50, 25, 3).

Le comportement *ciuique* constituait la marque des *bons* princes. Auguste s'était créé la réputation d'un empereur *citoyen*, pour mettre en évidence le fait qu'il n'était rien d'autre qu'un citoyen parmi les citoyens :

[32] En ce qui concerne la proskynèse et l'attitude foncièrement hostile des milieux sénatoriaux quant à cet usage, cf. aussi Tac., *Ann.*, 6, 32, 4. Suet., *Vit.*, 2, 5. Cass. Dio, 59, 27, 1—3. 60, 5, 4. Epict., *Diss.*, 4, 1, 17. Cf. L. Friedländer, *op. cit.*, I, p. 94. H. Willrich, *Caligula*, Klio, 3 (1903), p. 442. A. Alföldi, *Die Ausgestaltung des monarchischen Zeremoniells am römischen Kaiserhofe*, Röm. Mitt., 49 (1934), p. 1. sqq. A. von. Premerstein, Mitt. a.d. Papyrussammlung der Giessener Univ. Bibl., 5 (1939), p. 16 sqq. F. Altheim, Gnomon, 23 (1951), p. 93. L. Wickert, *op. cit.*, col. 2082. F. Taeger, *op. cit.*, p. 538.

quadraginta et quatuor annis, quibus solus gessit imperium, civilissime uixit... (Eutr., 7, 8, 4. Cf. Prop., 3, 11, 55. Suet., *Diu. Aug.*, 5, 1. Cass. D., 53, 12, 1. Aur. Vict., 1, 2; 4. Iord., *Rom.*, 255 : *Augustus ... civilissimus omnibus* ...). Il avait reçu la *corona ciuica* justement en raison de sa lutte contre la *tyrannie*, incompatible avec les droits *civiques* (*R.G.*, 34, 2. Cass. D., 52, 15, 1. 53, 16, 4. Plin., *N.H.*, 15, 128. 16, 8. Ov., *Fast.*, 3, 137 sqq., 4, 953. *Met.*, 1, 562. Trist., 3, 1, 47—48. Val. Max., 2, 8, 7)[33]. Son exemple fut suivi par les princes, qualifiés en tant que *bons* dans les sources de souche sénatoriale : Claude (Suet., *Diu. Claud.*, 12, 1. 22. Tac., *Ann.*, 12, 5, 2), Vespasien (Suet., *Diu. Vesp.*, 11), Titus (Eutr., 7, 21, 2), Nerva (Plin., *Epist.*, 10, 58, 2. Eutr., 8, 1, 1), Trajan (Plin., *Pan.*, 7, 6. 78, 3. 87, 1. Eutr., 8, 2, 1; 4, 1. Cf. Sen., *De clem.*, 1, 16, 2). Au contraire, les chefs romains qualifiés comme *mauvais* dans les mêmes sources, se firent remarquer par leur attitude contraire au *civisme*, propre aux *bons* princes : ... *degenerasse eum* (sc. *Antonium*) *a ciuili more* ... (Suet., *Div. Aug.*, 17. 1). Dans cet ordre d'idées il est utile de rappeler les paroles prêtées par Dion Cassius à Octavien, qui haranguait ses troupes avant la bataille d'Actium : ἐκείνην μὲν γὰρ καὶ ὑπὸ τοῦ ἀλλοφύλου πολεμίαν εὐθὺς οἷς ἔπραττεν εἶναι, τοῦτον δὲ ἅτε καὶ πολίτην, ἐνδέχεσθαι σωφρονισθῆναι (50, 26, 3). Il en fut de même avec Caligula (Suet., *Cal.*, 49, 1. 52), Domitien (Suet., *Dom.*, 13, 3), Dioclétien (Aur. Vict., 39, 3). Or Alexandre fut blâmé dans les sources romaines justement à cause de l'abandon de son attitude *ciuique* : ... *Macedones ... non ut* **ciuem** *ac tantae maiestatis regem, uerum ut hostem amissum gaudebant*... (13, 1), *patrios mores disciplinamque Macedonum regum salubriter temperatam et* **ciuilem** *habitum uelut leuiora magnitudine sua ducens Persicae regiae par deorum potentiae fastigium aemulabatur* (Curt., 6, 6, 2), ... *nec fuit ei pudori filium*, **ciuem**, *hominem dissimulare* (Val. Max., 9, 5, *ext.* 1)[34].

La prétention d'Alexandre d'être divinisé suscita la même réaction véhémente de la part des auteurs romains, qui y voyaient outre l'aspect moral (les liens de parenté établis par Alexandre avec certaines divinités étaient fausses à leurs yeux), une atteinte fondamentale à la liberté (cf. supra note 22). Le même langage fut utilisé contre Antoine, qui adora et s'identifia avec les mêmes divinités qu'Alexandre, à savoir Dionysos et Hercule, en se considérant apparenté, toujours selon une généalogie *mensongère*, à ce dernier. La divinisation d'un chef vivant constituait aussi un attribut essentiel du monarque absolu. C'est ainsi que cet acte purement politique fut un secteur capital dans le conflit entre Sénat et Prince. Les Macédoniens, tels que les présentent les sources romaines, ne voulaient point admettre la divinité de leur chef ; si grands eussent été ses exploits, il n'en restait pas moins un être humain, par conséquent les Macédoniens refusaient d'accepter les rapports dieu—homme, que la reconnaissance de la divinité aurait impliqués : *tu Macedonas uoluisti genua tibi*

[33] L. Wickert, *op. cit.*, col. 2232. Cf. E. Meyer, *Kaiser Augustus* dans *Kleine Schriften*², Halle, 1924, p. 452.

[34] Quant au sens *romain* de *ciuis*, *ciuilis*, *ciuilissime*, etc., il est utile de rappeler la traduction grecque du texte d'Eutrope (8, 4, 1., cf. 1, 9, 1) δημαγογώς et non pas πολιτικώς, selon la version traditionnelle de Cicéron (*De fin.*, 4, 5), Cassiodore (*art.* 3 p. 1168ᶜ) et Quintilien (1, 10, 15). En ce qui concerne le couple antinomique *ciuis* — *dominus* voir L. Wickert, *op. cit.*, col. 2128.

ponere uenerarique te ut deum: tu Philippum patrem auersaris, et si quis deorum ante Iouem haberetur, fastidires etiam Iouem. Miraris, si liberi homines superbiam tuam ferre non possumus? (Curt., 8, 7, 13–14. Cf. 8, 5, 5. Iustinus, 11, 11 : *igitur Alexander, cupiens originem diuinitatis acquirere.... hinc illi aucta insolentia* ...). Au-delà du temps et de l'espace, l'opposition sénatoriale romaine manifestait sa solidarité avec l'opposition de l'aristocratie macédonienne, victime elle aussi de l'*insolence* d'un tyran[35].

L'incrimination de l'attitude cruelle d'Alexandre envers ses amis, ses anciens compagnons d'armes et conseillers, qui ne voulaient pas suivre leur roi dans sa nouvelle politique orientale, revêt dans les mêmes sources un caractère romain, à savoir que, selon l'opinion courante des milieux sénatoriaux de Rome, le *bon* prince s'entourait aussi de nombreux amis fidèles, indispensables dans le principat idéal : la présence des *amis* (mieux vaudrait dire sénateurs) autour de l'empereur fut élevée au rang de dogme par l'idéologie sénatoriale [36].

Les cercles sénatoriaux romains eurent une attitude identique envers le mariage de Marc Antoine et de Cléopâtre et celui d'Alexandre et de Roxane. Les Macédoniens avaient honte, suivant Quinte Curce, du choix d'Alexandre, fait sous l'empire de l'ivresse : *pudebat amicos, super uinum et epulas socerum esse delectum* (8, 4, 30. Cf. *ibid.*, 6, 2, 1–9). Or un des principaux griefs d'Octavien contre Antoine concernait justement le mariage, à la suite de l'abandon d'Octavie, de celui-ci avec Cléopâtre, crime impardonnable aux yeux de n'importe quel Romain traditionaliste : ... *sequitur* (sc. *Antonium*) — *nefas!* — *Aegyptia coniunx*... (Verg., *Aen.*, 6, 688. Cf. Hor., *Epod.*, 9, 11, 16. Ov., *Met.*, 15, 822–828. Prop., 3, 11, 29–35. Lucan., 10, 53, Cass. D., 50, 5 ; 24–25 ; 26, 1–3). Octavien (Énée) avait résisté aux attraits de la femme barbare [37]. Il est utile de mentionner que Rome avait déjà éprouvé une *triste* expérience à ce point de vue : après le désastre de Carrhae, maints prisonniers romains avaient épousé des femmes barbares et s'étaient enrôlés dans l'armée parthe, afin de se sauver *honteusement*, au prix du reniement de leur patrie et de leurs dieux (Hor., *Carm*,. 3, 5, 5–12). En fait, les soldats d'Antoine se transformèrent en véritables eunuques à la cour de Cléopâtre en *dégénérant* ainsi à la condition de leurs ennemis (Cass. D., 50, 25, 1. Hor., Carm., 1, 37, 10. Cf. Caes. *B.C.*, 3, 110). César même ne fut-il pas enivré par l'amour *insidieux* de Cléopâtre? La propagande d'Octavien ne réussit point à faire oublier cet aspect *sombre* de la vie de César : *quis tibi uesani ueniam non donet amoris, / Antoni, durum cum Caesaris hauserit ignis / pectus?* (Lucan., 10, 70–72. Cf. Suet., *Iul.*, 52, 1. Plut., *Caes.*, 48, 5. 49, 1. Nic. Dam., *Vita Caes.*, 20. Cass. D., 42, 34–35; 44. 43, 34–35. 47, 31, 5. 51, 6).

---

[35] F. Taeger constate que Velleius Paterculus, fidèle au point de vue officiel, à savoir que César fut un Romain *pur*, ne fait aucune allusion quant aux attributs divins que le dictateur voulait s'arroger, lors du parallèle que l'historien dresse entre celui-ci et le roi macédonien *(op. cit.*, 480). Quant à l'opinion commune des Romains, hostiles en ce qui concerne l'octroi des honneurs divins à un chef vivant, voir le même ouvrage, p. 478 sqq.

[36] Plin., *Pan.*, 85–86. Eutr., 8, 4. L. Friedländer, *op. cit.*, I, pp. 73–85. IV, p. 56. Quant à l'attitude d'Alexandre à l'égard de ses amis, voir les notes 13–23.

[37] Il faut rappeler que, suivant Dion Cassius, Cléopâtre avait essayé de captiver Octavien, qui, malgré les attraits de la reine, ne lui céda point (Cass. Dio, 51, 6, 6–13, Plut., Ant., 73).

Voici nombre de motifs qui marquent l'hostilité manifestée par la littérature latine à l'égard de la mémoire d'Alexandre.

L'analyse que nous venons d'entreprendre impose, à notre avis, l'analogie Alexandre — Callisthène, Clitus, Coenus, Hermolaüs, etc. d'un côté et Antoine — Octavien Auguste, l'aristocratie romaine de l'autre. La terminologie des sources romaines de l'histoire d'Alexandre, comme aussi les motifs propagandistes, indiquent les sens profondément *romain* des assertions relatives à Alexandre. Cette terminologie fut appliquée telle quelle au cas d'Alexandre, après avoir été consacrée par son application dans le cas de Marc Antoine (*mores patrii*, *ciuis*, *ciuilis habitus*, *uindex libertatis*, *patria oblita*, *degenerare*, *mores peregrini*, *orientalis barbaria*, *superbia*, *ira*, *furor*, *uesanus*, *ebrietas*, *luxus*, *luxuria*, *mutatio uestis*, *adulatio*, *adoratio*, *diuina stirps ementienda*, *uxor barbara*, *uictores uicti*, *seruitus*, *dominus*, *dominatio*, etc.).

Il est difficilement croyable que les termes utilisés dans les sources romaines de l'histoire d'Alexandre ne cachaient aucune arrière-pensée, qu'ils furent utilisés uniquement dans le but de rendre familiers au lecteur romain des événements, dont le sens lui aurait été éventuellement étranger. Même dans ce cas, la supposition que le lecteur romain aurait été totalement insensible face à une telle terminologie, propre à la réalité politique du Haut-Empire, nous paraîtrait étrange. Par-delà de la personne d'Alexandre, les milieux politiques sénatoriaux incriminaient une politique.

Hermolaüs avait proclamé son intention de supprimer dans la personne d'Alexandre, non pas le roi macédonien, mais justement le roi perse. Ces paroles attribuées au *patriote* macédonien par Quinte Curce (8, 7, 12 : *Persarum ergo, non Macedonum regem occidere uoluimus* . . .), furent largement reprises dans l'historiographie latine, synthétisant en fait l'ensemble des accusations portées par les Romains traditionalistes contre Alexandre. La scène de la mort du roi, telle qu'elle est évoquée dans les sources romaines, rend ce grief fondamental plus évident encore. Selon Trogue Pompée (Justin), la disparition d'Alexandre provoqua une vive réaction, de douleur chez les barbares, pour lesquels le roi avait été un père, de joie chez les Macédoniens, qui voyaient dans leur propre roi plutôt un ennemi à cause de sa conversion aux mœurs barbares : *omnes barbarae gentes paulo ante ab eo devictae, non ut hostem sed ut parentem luxerunt . . . contra Macedones uersa uice, non ut ciuem ac tantae maiestatis regem, uerum ut hostem amissum gaudebant* (13, 1). Dans la version de Quinte Curce, les Macédoniens ayant oublié, dans un moment d'extrême tristesse, la conversion de leur roi, joignirent leur propre douleur à celle des barbares : . . . *Macedones pariter barbarique concurrunt, nec poterant uicti a uictoribus in communi dolore discerni. Persae iustissimum ac mitissimum dominum, Macedones optimum ac fortissimum regem inuocantes certamen quoddam maeroris edebant* (10, 5, 9). Que ces récits soient conformes à la réalité ou non, ils sont pour l'historien moderne d'une valeur incontestable en ce qui concerne l'histoire romaine, malgré leur utilité douteuse pour l'histoire d'Alexandre. Les milieux sénatoriaux romains y voyaient et y incriminaient justement les princes qui, tout en abandonnant le comportement *civique*, agissaient en tant que *domini*. Mais ce qui était inconcevable pour un homme *civilisé* et *libre*, s'avérait salutaire pour le *barbare* : celui-ci ne pouvait pas être gouverné

selon les mêmes lois que le Romain ou le Grec, il avait besoin d'un maître (... *barbari quibus pro legibus super dominorum imperia fuerint*... — Liv., 37, 54, 24. Cf. Tac., *Hist.*, 1, 16. Suet., *Aug.*, 40, 3—4. Cass. D., 52, 30, 1—2. 56, 33, 3. 63, 5, 1. Lact., *De mort. pers.*, 21, 2—3). Cette mentalité cachait en réalité une conception politique embrassée par les cercles sénatoriaux, à savoir que le chef de l'Empire devait se comporter en *princeps* à Rome, en *dominus* dans les provinces. C'est ainsi que les deux versions de la mort d'Alexandre, que nous venons de citer, expriment en réalité, l'une d'une manière positive, l'autre d'une manière négative, le même idéal politique sénatorial : l'image du prince, qui savait s'adapter également à la mentalité de ses concitoyens et à celle de ses sujets [38]. Il faut préciser que la position hostile à l'égard d'Alexandre, concernant la *dégénérescence* du roi, n'était certainement pas d'origine romaine [39]. Pourtant, ce n'est pas l'aspect *original* qui en conférerait la signification politique à l'hostilité des milieux sénatoriaux envers Alexandre, tout comme son caractère *imitatif* ne la lui ôte guère. Le simple fait de remettre en actualité la politique orientale d'Alexandre et de l'attaquer violemment prouve largement l'actualité des problèmes auxquels s'était heurté Alexandre. Il est utile de remarquer que les écrivains grecs de l'époque romaine favorables à Alexandre, tels Plutarque et Arrien, mettent en discussion la politique orientale de celui-ci, en essayant également d'en trouver une excuse, l'un en invoquant la nécessité politique (Plut., *Alex.*, 47), ou bien le désir noble de réaliser le vœu de l'unité universelle de Zénon (Plut., *De fort. Alex.*, I, 6—9), l'autre en alléguant la jeunesse du roi et en accusant les personnes de l'entourage de celui-ci (Arr., *Anab.*, 7, 29) [40].

Les faits que nous venons d'exposer indiquent largement, à notre avis, la signification politique des griefs lancés par les porte-parole des milieux sénatoriaux de Rome contre Alexandre. Les thèmes dominants de ce cliché négatif forgé à Rome furent en fait puisés dans l'arsenal propagandiste bâti par le parti d'Octavien dans son combat idéologique contre Antoine. Ce ne fut pas, on le verra bien, une simple coïncidence, mais bien l'effet de la similitude saillante des situations propres aux deux époques, qui se prolongea jusqu'au niveau de la terminologie.

Les milieux sénatoriaux de Rome avaient revêtu Alexandre et ses compagnons d'habits purement romains. C'est ainsi que le roi et les personnes de son entourage étaient, dans les sources romaines, Macédoniens

---

[38] La conception de la nature différente des Grecs d'un côté, destinés à être les maîtres, et, de l'autre, des barbares, voués à l'esclavage éternel, est présente chez Aristote (*Pol.*, p. 1254 a 17. p. 1255 a 28 : ... δοῦλοι φύσει ... Strab., 1, 4, 9. Plut., *De fort. Alex.*, 1, 6, 329), qui était d'avis qu'Alexandre devait se comporter vis-à-vis des Hellènes en ἡγεμών, tandis que son attitude à l'égard des barbares devait être celle d'un δεσπότης. Remarquons néanmoins que cette terminologie, non pas forcément l'idée, appartient à Plutarque, certainement influencé par la conception des Romains de l'attitude du prince idéal, selon laquelle l'empereur devait se comporter en tant que *princeps* à l'égard des Romains et en tant que *dominus* à l'égard des provinciaux (L. Homo, *Auguste*, Paris, 1935). Quant à l'opinion similaire des Grecs, voir E. Meyer, *Alexander der Grosse und die absolute Monarchie* dans *Kleine Schriften* [2], 2, p. 135, n. 2, p. 277. H. Berve, *Die Verschmelzungspolitik Alexanders des Grossen*, Klio, 31 (1938), p. 165. L. Andreotti, *Per una critica dell'ideologia di Alessandro Magno*, Historia, 5 (1956), pp. 257—303.

[39] Plut., *Alex.*, 37, 56. Cf. E. Meyer, *op. cit.*, pp. 277—284.

[40] A. Rüegg, *Das Verhältniss Plutarchs und Arrians zur ungünstigen Auffassung Alexanders des Grossen*, Bridge of Allen, 1907.

plutôt par le nom : en réalité ils agissaient et s'exprimaient comme des Romains. On pourrait facilement remplacer les noms de Coenus, Callisthène, Hermolaüs et celui d'Alexandre par des noms romains, sans porter la moindre atteinte à la logique de ces textes. Nous nous trouvons face au même procédé dont avaient fait usage les peintres de la Renaissance, qui revêtaient les apôtres du costume de leur propre époque.

Si la *dégénérescence* s'avère en somme le principal grief des milieux sénatoriaux de Rome contre la mémoire d'Alexandre, il nous semble utile d'en tracer les implications politiques plus larges.

La similitude des circonstances avait engendré des réactions semblables, tant au niveau de la politique, qu'au niveau de l'idéologie. La Macédoine et Rome avaient également conquis de vastes empires, dont les territoires se confondaient partiellement, dans le cadre desquels les conquérants ne représentaient du point de vue démographique qu'une partie infime. Une alternative inéluctable s'y imposait : domination de ces territoires au bénéfice exclusif du conquérant par le moyen d'un systhème de privilèges, ou bien intégration de la minorité conquérante et de la majorité vaincue dans le même système. La conversion d'Alexandre n'était certainement qu'un choix politique, tout comme l'était aussi l'*indignation* des puristes quant à cette conversion. Pour Alexandre ce n'était que le moyen le plus efficace de réaliser la fusion entre les diverses ethnies de son empire, afin de donner un caractère stable aux conquêtes. Ce n'est pas par hasard qu'Antoine, maître de l'Empire de l'Orient, avait fait du roi macédonien un idéal : il ne faisait que suivre la même politique d'assimilation, qui suscita à son tour la réaction des puristes romains, dont le *nationalisme* se manifesta, idéologiquement parlant, aussi dans la morale, la philosophie, la religion, par le biais de la défense des mœurs romaines. C'est ainsi que l'hostilité contre la mémoire d'Alexandre manifestée dans les milieux sénatoriaux romains s'intégrait pratiquement dans le conflit qui a dominé l'histoire de l'Empire romain : Occident — Orient. Le combat autour du souvenir du roi macédonien ne fut que la prolongation idéologique de ce conflit fondamental. Qu'ils tentâssent de déplacer la capitale en Orient ou de transporter l'Orient à Rome par quelque moyen que ce soit, les chefs romains hantés par l'Orient, à savoir César, Antoine, Caligula, Néron, Commode, Caracalla, se rencontraient dans leur désir fervent d'*imiter* Alexandre le Grand. D'autre part, les conflits sanglants qui les opposèrent au Sénat, ne sauraient pas être fortuits. Il s'agit des deux aspects complémentaires du même phénomène. Le Sénat avait adopté la position *nationaliste*, dont le but était de conserver le statut privilégié de l'Italie dans le cadre de l'Empire. Dans cet ordre d'idées, il est utile de rappeler l'attitude particulièrement réservée d'Auguste, champion du combat de l'Italie contre l'Orient, à l'égard de la mémoire d'Alexandre, malgré certains indices qui paraîtraient prouver d'un certain intérêt porté par ce prince au souvenir du roi macédonien. Le symbole de la politique *nationale* et celui de la *déchéance* étaient incompatibles [41].

---

[41] D. Kienast, *Augustus und Alexander*, Gymnasium, 76 (1969), pp. 430—456. Rappelons aussi l'imitation d'Alexandre de Germanicus, qui s'était fait réprimander par Tibère, légataire fidèle de la politique d'Auguste, à cause de son attitude ambiguë pendant son voyage *illégal* en Egypte : il y adopta le costume local, prit des initiatives audacieuses, ce qui suscita

Si dans l'empire d'Alexandre le problème de l'assimilation se posait d'abord du point de vue de l'intégration raciale, dans l'Empire romain, la question concernait, dans une large mesure, l'octroi de la citoyenneté romaine aux habitants de l'empire. Rome se montra avare quand il était question d'accorder aux populations de l'Empire ce privilège, qui avait appartenu d'abord en exclusivité aux habitants de Rome et qui fut étendu ensuite, sous l'empire des nécessités, au territoire de l'Italie. Contrainte par les circonstances, Rome se résigna à la reconnaissance de la réalité et cédant peu à peu généralisa le privilège de la citoyenneté par la *Constitutio Antoniniana*. Or, compte tenu de notre conclusion, à savoir que les milieux sénatoriaux de Rome condamnaient dans la personne d'Alexandre justement la politique de fusion et d'intégration, le désir fervent de Caracalla d'être le *Nouvel Alexandre* aurait-il été seulement le résultat d'une ambition gratuite? Il ne s'agit pas dans ce cas-ci, d'expliquer une réalité politique par le biais de l'idéologie, puisque le matériel concernant la *Constitutio Antoniniana* est assez abondant pour nous dispenser d'une telle analyse, mais inversement, d'expliquer l'idéologie par le moyen de la réalité. Pourtant, le fait que l'empereur qui concéda la citoyenneté romaine à l'ensemble de la population de l'empire fit largement connaître son désir d'imiter Alexandre, fait dont les sources anciennes font abondamment état, ne saurait point être, à notre avis, fortuit, d'autant plus que les marques de cette *imitation* ne concernaient pas seulement les provinces orientales de l'empire, où l'on pourait supposer l'intérêt politique direct (la mémoire d'Alexandre y était encore particulièrement vive), mais Rome même. En effet, c'est à Rome que Caracalla essaya d'imposer le culte d'Alexandre [42]. De plus, Caracalla manifesta son désir d'*imiter* Alexandre aussi dans son ambition de réaliser l'union universelle, ancien rêve du roi macédonien, par le moyen d'un mariage avec la fille du roi parthe, Artabanos, donc par le même moyen par lequel Alexandre avait jadis tenté de réaliser la fusion des peuples de son empire [43]. Or, dans ce cas, il est difficilement croyable que l'imitation d'Alexandre aurait eu la fin unique de consacrer les desseins militaristes de l'empereur (nous

---

le profond mécontentement du prince de Rome, toujours méfiant à l'égard de Germanicus. C'est à cette occasion que celui-ci avait rendue publique son admiration pour Alexandre le Grand (P. Oxy. 2435. Cf. E. G. Turner, *The Oxyrrhinchos Papyri*, 25, London, 1959, p. 104. Tac., *Ann.*, 2, 73. G. D. J. Aalders, *op. cit.*, pp. 382–384.

A la lumière de notre conclusion s'expliquerait aussi le *faux pas* de Scipion au sujet de son imitation d'Alexandre : l'Africain avait pris des allures orientales, tandis que sa fille eut autour d'elle une petite cour à la mode de l'Orient.

[42] A. Bruhl avait formulé la simple hypothèse du rapport entre la politique d'intégration de Caracalla et l'imitation d'Alexandre de celui-ci (*Le souvenir d'Alexandre le Grand et les Romains*, Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, 47 (1930), pp. 216–217). Nous pensons qu'à la lumière des griefs avancés par les cercles sénatoriaux contre la mémoire d'Alexandre, cette hypothèse a reçu une confirmation solide, qui dépasse le niveau stricte de la supposition. Quant aux sources qui font connaître l'ambition de Caracalla d'incarner Alexandre, elles sont variées et substantielles : Cass. Dio, 77, 7–8 (cf. 77, 22–23), Herod., 4, 8, 6–9. 4, 9, 1–6. 4, 4, 1–3. SHA, *Caracalla*, 2, 1–2. 13, 6, 2–3. CIL, V, 28.III, 166. 226. 1018. VI, 1067. 2018. Bernoulli, *Römische Ikonographie*, II, p. 3. III, pp. 48, 60.

[43] Herod., 4, 10, 2–4. CAH, XII, p. 49. J. Vogt, *Die Tochter des Grosskönigs und Pausanias, Alexander, Caracalla-Wiederkehr grosser Konstellationen* dans *Satura: Früchte aus der antiken Welt O. Weinreich... dargebracht*, 163–182 = *Gesetz und Handlungsfreiheit in der Geschichte*, 1955, p. 55 sqq. D. Timpe, *Ein Heiratsplan Kaiser Caracallas*, Hermes, 95 (1967), p. 470–495.

allons discuter cet aspect ci-dessous). Nous pensons que la portée en était plus large en impliquant aussi la politique d'assimilation de Caracalla. Au contraire, Octavien-Auguste, soucieux à ce que la pureté romaine fût sauvegardée, s'était avéré fort avare quant à l'octroi de la citoyenneté romaine aux étrangers, en renonçant, une fois de plus, à un point essentiel du programme de César [44].

La politique *nationale* inaugurée par Auguste et l'*imitation* d'Alexandre étaient donc irréconciliables. Pourtant, il faut mentionner l'*imitation d'Alexandre* de Trajan, qui, malgré sa politique conforme aux principes d'Auguste (ce qui lui valu la réputation de *optimus princeps*), manifesta un certain intérêt pour la mémoire d'Alexandre, intérêt lié aux campagnes militaires entamées par ce prince en Orient. Tant dans le cas d'Auguste, que dans celui de Trajan, l'attitude de ces princes semble s'être conformée aux nécessités politiques des provinces orientales et le geste paraît adressé plutôt aux populations des régions orientales de l'Empire. Car c'est à Alexandrie que le premier prince avait manifesté publiquement, selon Suétone et Dion Cassius, son admiration pour Alexandre (Caracalla lui avait rendu, toujours à Alexandre, le même hommage qu'Octavien), tandis que Trajan l'avait choisi comme patron de ses expéditions militaires en Orient [45]. A ce point de vue, César, Antoine, Caligula, Néron, Trajan, Caracalla, Alexandre Sévère se rencontraient parfois même dans les détails de l'imitation, dont ils étaient également tributaires, puisque tous avaient ébauché des projets militaristes pour l'Orient, même s'ils ne parvinrent tous à les mettre en application [46]. Nous pensons que tant l'attitude d'Octavien, que celle de Trajan, reposait d'abord sur le principe, strictement respecté par les *bons* princes, de la position différente adoptée en fonction des diverses régions de l'empire (c'est à ce titre, pour en donner un exemple, que les princes, même les *bons*, se faisaient adorer impunément en tant que dieux dans les provinces, tandis qu'à Rome et en Italie le culte divin de l'empereur vivant était strictement interdit). D'ailleurs nous en avons cité une formule théorique de Tite Live, à savoir que les hommes civilisés ne supportaient pas les mêmes lois que les barbares, ni inversement (v. supra p. 18). Or, le fait est largement prouvé, le souvenir d'Alexandre continuait à fasciner les populations orientales, qui attendaient la résurrection du héros, elle constituait toujours une réalité vivante, que les autorités romaines ne pouvaient point ignorer ou étouffer pour des raisons idéologiques [47]: elles l'exploitèrent, en adoptant la position réaliste, selon laquelle il fallait utiliser des langages divers et appropriés selon les circonstances. D'autre part, il y avait un

---

[44] Suet., *Div. Aug.*, 40, 3, 4. Cass. Dio, 56, 33, 3. Quant à César voir Suet., *Div. Iul.*, 42. Liv., *Epit.*, 110. Plut., *Caes.*, 29. Cic., *Phil.*, 11, 12. 13, 27. 13, 33. Cass. Dio, 43, 39, 5. 41, 24, 1. Cf. E. Meyer, *Caesars Monarchie und das Prinzipat des Pompeius*, Berlin, 1921, p. 477 sqq. En ce qui concerne Antoine v. Ps. Cic., *Ep. ad Oct.*, 3.

[45] Cass. Dio, 68, 29, 2. 68, 30. Cf. R. Syme, *Tacitus*, Oxford, 1958, p. 770, app. 72.

[46] Par exemple Néron (Suet., *Nero*, 19, 2. Cf. Plin., *N. H.*, 6, 15, 6), Caracalla (Herod., 4, 8, 3. Cass. Dio, 78, 7, 1) et Alexandre Sévère (SHA, *Alex. Sev.*, 50, 5) avaient également équipé une *phalanx Alexandri Magni* en vue de leurs campagnes orientales.

[47] A ce point de vue, l'apparition à l'époque de Caracalla, dans la région des Balkans, d'un Nouvel Alexandre, qui provoqua l'enthousiasme général, en est une preuve suffisante (Cass. Dio, 77, 7–8. Cf. F. Millar, *A Study of Cassius Dio*, Oxford, 1964, p. 215).

point de rencontre entre Rome et Alexandre, la conquête. Or, à ce point de vue, pour adopter le langage des contemporains, Alexandre avait rempli à ses débuts une mission positive. C'est seulement à la suite de ses campagnes militaires qu'Alexandre s'était perverti, à en croire les sources romaines, en se laissant enivré par les attraits de l'Orient, au lieu de convertir la *barbarie* aux usages du monde civilisé, comme l'avait fait Rome. C'est pourquoi le biographe d'Alexandre Sévère faisait dire à cet empereur, qui avait entamé la conquête de l'empire des Parthes, qu'une grande différence séparait Alexandre le Macédonien et Alexandre le Romain (... *inter Romanum Alexandrum et Macedonem multum interesse*...)[48] : en fait, les soldats de cet empereur, tels que les décrivaient le biographe ci-dessus, ressemblaient plutôt à des sénateurs, en contraste flagrant avec les bandes corrompues du Macédonien, selon la description faite par Tite Live, qui aurait pu éventuellement attaquer, d'ailleurs sans le moindre succès, Rome. C'est au titre du conquérant, abstraction faite de l'assimilateur, qu'Alexandre pouvait être invoqué en tant que personnalité exemplaire à Rome.

L'image d'Alexandre le Grand apparaît donc à Rome, le long de plusieurs siècles, depuis que Scipion s'est vu attribuer le masque du roi macédonien jusqu'à Alexandre Sévère, liée aux rapports de Rome avec l'Orient : adoré par ceux qui voulaient assimiler les civilisations de l'Empire, haï par les adversaires farouches de tout compromis avec l'Orient, Alexandre se trouvait mêlé aux conflits fondamentaux de l'Empire, en tant que symbole de la politique d'intégration ethnique, que le roi macédonien avait jadis promue, malgré l'opposition de l'aristocratie macédonienne.

---

[48] SHA, *Alex. Sev.*, 50, 5.